

Baudelaire, Flaubert, Dante, anniversaires

Giovanni Raboni, *Baudelaire (e Flaubert). La carne si fa parola*, Turin, Einaudi, 2021 – 115 p., 15 €.

Peu d'écrivains, singulièrement les poètes, résistent aux trop fréquentes célébrations de leurs anniversaires. Si leur existence terrestre a été courte (Leopardi, Rimbaud, Keats, Apollinaire...) les récurrences de naissance et de mort peuvent se succéder à une vitesse étourdissante, offrant aux éditeurs et autres consommateurs plusieurs occasions de bénéfice par an. Les gens achètent, ne lisent pas toujours. La lassitude peut menacer les auteurs d'œuvres moins prolixes, sans parler de ceux que l'air du temps semble avoir désertés à tout jamais. Quant aux dates, l'italien Dante Alighieri (1265-1321) se situe dans une fourchette moyenne, 56 ans, juste assez pour qu'un amoureux de son art ait pu assister à la double opportunité de commémorations récente. Et en effet, une première Pléiade, datant de 1965, vient d'être redoublée d'une réédition de la seule version de sa *Comédie* par Jacqueline Risset, en cet automne 2021 : reprise accrue, il est vrai, d'un abondant « appareil » ou appareillage et de commentaires connexes. Le grand Florentin exilé, nul n'en doute, résistera à cette succession et aux nombreuses manifestations qui l'ont suivie de près, à travers le monde, comme il a résisté aux étranges avatars (cinéma, B.D., jeux vidéo et parodies diverses) qui accompagnent depuis longtemps son extraordinaire « fortune »... y compris, à la marge, dans un certain *Inferno* américanisé. En quoi cela concerne-t-il la littérature ? La question, sans aucune prétention sociologique, mérite d'être posée.

Charles Baudelaire se meut à peu près dans des eaux semblables, plus brèves et agitées que celles de son contemporain Flaubert (1821-1880) mais aussi dérangeantes pour la morale établie, à une époque où se développe une littérature voulue facile, de grande consommation, dite prématurément « industrielle ». Ainsi que l'écrira le second au poète des *Fleurs du mal*, si leurs œuvres dérangent, « c'est que l'art y prédomine » : tout est dit. On a beau répéter que les poètes marquants sont aussi, en général, « autre chose » (théologiens par exemple, selon certains, pour Dante), leur survie – voire l'espèce de « noire éternité » terrestre (Valéry) – est bien due, encore et toujours, à la beauté de leurs pages, éventuellement des vers, par nature *mémorables*. Un point, c'est tout. D'où l'importance fondamentale, vitale, de leur traduction *en poésie* (mettons, par Raboni pour Baudelaire – mais aussi Proust –, vers l'italien) : dans certains cas non encore, hélas, tout à fait possible ou recevable (Pascoli, vers le français). La traduction suit, elle aussi, les mutations et maturations historiques. Bien sûr ! ainsi d'ailleurs que la lecture, si elle est prise un tant soit peu au sérieux, c'est-à-dire bien au delà de la simple observation myope de quelques spécialistes, prétendument philologues, et de leurs gloses refroidies. C'est donc une excellente idée de proposer, réunies par les soins de sa compagne Patrizia Valduga, les interventions comme toujours éclairantes de Giovanni Raboni, sur Baudelaire et Flaubert, dont on fêtait cette année écoulée les 200 ans de leur naissance.

Le volume présente, après une Note de 2003 dont on mesure peut-être encore mieux aujourd'hui la pertinence, « Modernité, ton vrai nom est Dix-Neuvième siècle », onze articles consacrés à Baudelaire, cinq à Flaubert, en ordre strictement chronologique ; suivis d'une importante Postface de l'éditrice Valduga, construite autour d'un échange de lettres entre les deux écrivains « chers amis » sans être jamais devenus intimes, et d'une réflexion sur les affinités esthétiques les unissant l'un à l'autre – et, idéalement, à leur traducteur italien du XX^e siècle Giovanni Raboni. Lequel, nous rappelle très opportunément Patrizia Valduga, consacra en partie son tout premier essai au souvenir de Flaubert, dont il allait traduire bientôt

L'éducation sentimentale, à propos de Brahms ; puis, en l'espace de 26 ans, procura cinq versions des *Fleurs du mal* (Mondadori et Einaudi), alliant avec bonheur « métier et passion » (p. 84) en harmonie avec ses propres choix poétiques. On le voit, en toute cohérence, il y a dans cet ouvrage bien plus qu'une publication de circonstance – par ailleurs utile –, et matière à s'interroger de ce côté des Alpes sur le peu d'attention portée par ses confrères français à un écrivain et poète francisant de la qualité, générosité et hauteur de vues littéraires tel que Raboni. À propos du dénouement du récit de *Novembre*, par exemple, il écrit :

... dans la longue suite et l'enchaînement d'aveux et dissimulations, d'abandons et artifices auxquels donne lieu, dans la vie et l'œuvre de Flaubert, son éternel amour non réalisé pour Élixa Schlésinger née Foucault, le virage intra-textuel final, cet échange soudain des rôles projette une lumière particulièrement vive, un éclair de court-circuit. (p. 72)

Pour Raboni, Flaubert et Baudelaire, de par leur art et leur intelligence critique, annoncent bien notre « moderne contemporain ». Charles Baudelaire a proclamé la spécificité de la poésie, fondée non sur une auto-référentialité arbitraire mais sur le pouvoir unifiant de l'imagination. De même que chez Dante à la hauteur de *La Comédie*, « l'imagination du poète doit ordonner la nature, réunir en une seule, harmonieuse perception intellectuelle un univers que nos sens perçoivent comme incohérent et contradictoire » (p. 14). Admirateur de Poe, le poète des « correspondances » est ainsi une espèce supérieurement créatrice de « traducteur » du monde : cette conception de ce que peut incarner le réalisme en poésie ne pouvait que rejoindre certaines idées de Flaubert, dès son juvénile *Novembre*, et le toucher intimement – dira-t-il peu après –, tel un rajeunissement du Romantisme. Mais chez lui, Gustave Flaubert, de façon littérairement plus radicale si l'on peut dire (s'agissant de prose), prédomine « la fascination sonore, la position des mots et des noms comme réalités en soi, dotées d'une vitalité propre, insidieuse, énigmatique et profonde » (p. 71). Pas étonnant qu'il admire autant chez Baudelaire la primauté absolue de « l'art, [chez un poète] résistant comme le marbre et pénétrant comme un brouillard d'Angleterre » (Lettre du 13 juillet 1857). Réalisme habité et symbolisme incarné marchent ici du même pas. Cette même année 1857, on s'en souvient, *Madame Bovary* et *Les fleurs du mal* sont poursuivis pour immoralité. Le corpus de lettres échangées entre les deux amis (10 de Flaubert, 5 de Baudelaire) est précieux à plus d'un titre pour comprendre cette période tourmentée du Second Empire : régime peu propice aux Arts et aux Lettres, ainsi que Victor Hugo (qu'ils admiraient tous deux – exilé volontaire de 1851 à 1870) et tant d'autres en auront fait l'expérience.

La Postface de Patrizia Valduga, venant après une suite de « fragments » flaubertiens parfois minimes et quelque peu décousus, ajoutés aux articles proprement dits à lui consacrés, referme agréablement ce volume en lui donnant finalement toute sa cohérence. Les trois écrivains concernés sont proches en effet par « ce que Proust appellerait “consanguinité des esprits” », ou simplement par l'antidote qu'ils constituent en soi à trop de pseudo-littérature actuellement virulente (p. 89) voire pandémique. Nombreux sont les points de convergence entre les deux Français, à commencer par leur profonde solitude et la commune horreur de l'*Ennui* ; le rêve idéal d'une parfaite « prose poétique » libérée ; le fourmillement incessant de toujours nouveaux projets, jusqu'à des états de fièvre périlleux... Et comme eux, plus tard, Raboni a appris seul l'anglais pour lire dans le texte des auteurs qui l'attiraient. Tous trois ont vécu un rapport compliqué avec leur mère, une figure souvent vue ou fantasmée comme masculine, « mutilant avec douceur / ma personne de fils » (G. Raboni, *Cadenza d'inganno*, 1975) ; l'obsession du style a constitué peut-être alors une sorte de rempart, et le moyen de préserver les « momies » que l'on porte chacun dans le cœur (Flaubert, Lettre à Louise Colet, 16 janvier 1852), presque en « communion entre vivants et morts » (Raboni, *Quare tristis*, 1998). Une façon de « mettre de son sang dans l'écriture », assez loin sans doute du cynique désenchantement contemporain. Aux antipodes de qui, disait Dante, « n'écrit que pour

effacer ». C'est, au delà des occasions anniversaires, ce qui rend indispensable la relecture de « géants » tels que Dante, Flaubert ou Baudelaire : ce livre vient à point nous conforter dans cette conviction, avec la parole apaisée et éclairante de Giovanni Raboni. Aujourd'hui très précisément (fin 2021), osons dire que cela fait du bien.

Jean-Charles Vegliante